

Les malheurs de la Préface

Michel Pierssens

George Sand, voyage et écriture
Volume 24, Number 1, printemps 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035745ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/035745ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pierssens, M. (1988). Les malheurs de la Préface. *Études françaises*, 24 (1), 109–113. <https://doi.org/10.7202/035745ar>

Les malheurs de la Préface

MICHEL PIERSSENS

Mais où sont donc passés les Écrivains ?

Je sais bien qu'il doit exister encore ce qu'on entend appeler des «écrivains» puisque les journaux en parlent et que même le bavardage télévisuel mentionne parfois leur nom ou nous laisse entrevoir leur visage. D'ailleurs, certains de mes amis disent en être. Et puis on en rencontre, dit-on, dans les Salons du Livre, les librairies, les centres commerciaux et jusque dans les universités. C'est donc dit : ils existent.

Sans doute. Mais ce n'est pas de ces gens-là que je veux parler. Tous ces «auteurs» qui vont et viennent comme vous et moi, qui prennent le métro, qui ne terminent pas leurs phrases ou bégaiement dans les interviews, qui parlent de *texte* comme des professeurs, quel rapport peuvent-ils bien avoir avec ce que tout le monde s'accordait, il n'y a pas si longtemps encore, à désigner du noble titre orné d'une majuscule qui leur était exclusivement réservé et que je voudrais pouvoir parfois utiliser encore : des *Écrivains* ?

Rappelez-vous : il s'agissait de Noms pourvus d'une œuvre à eux, à la réputation parfois sulfureuse, mais qui prenaient sur leur temps précieux celui de nous dire en deux mots inoubliables ce que nous allions découvrir sous la modeste couverture du «Livre de poche» que nous hésitions à acheter.

J'en suis sûr : ceux-là n'existent plus.

La race en a disparu d'un coup, comme les dinosaures, à l'orée des années soixante. Mais avec eux quelque chose s'est perdu, irrémédiablement, dont je me rends compte aujourd'hui que c'était une certaine façon qu'ils avaient inimitable, de parler des livres comme si les Écrivains, leurs pairs, qui en étaient les auteurs, étaient aussi de leurs amis et qu'ils nous eussent fait l'honneur de nous présenter à eux.

«Ce nom de Bergotte me fit tressauter comme le bruit d'un revolver qu'on aurait déchargé sur moi, mais instinctivement, pour faire bonne contenance, je saluai», dit Marcel dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Ce n'est qu'Odette et non pas un Écrivain qui vient de dire son nom au «doux Chantre aux cheveux blancs», mais je comprends sa sensation car c'était aussi la mienne quand, en ouvrant l'édition de *Lamiel et Armance* dans «Le Livre de poche» vers 1965, je rencontrais Stendhal — et là, c'était Nimier lui-même qui faisait les présentations! Quel ton pour me parler des héros! Voici Lamiel, «qui n'a pas le temps d'être charmante et dont l'âme est un brasier d'idées trouvées dans les ronces». Voici Octave, qui a bien de la chance, au fond, de ne pouvoir la rencontrer : «Il n'est pas prouvé qu'Octave de Malivert sera très heureux et qu'il ne regrettera pas sa condition d'impuissant, qui le mettait à l'abri d'un semblable démon — nos semblables, nos sœurs.»

Je sais bien qu'après l'avènement de la Nouvelle Critique et du Structuralisme un tel discours ne pouvait plus que faire ricaner. Ce que je fis avec tout le monde. Mais avec le respect dû à un collègue éminent, il me faut avouer que la présentation de Nimier, en cinq pages, a fait plus pour me faire aimer Stendhal que n'en feraient jamais les trente-cinq pages d'Armand Hoog (pour Garnier-Flammarion) si elles ne s'en tenaient qu'à des considérations de ce style : «C'est le moment de se demander, avec la psychanalyse, si la passion que semble avoir Octave de Malivert pour sa mère ne reproduirait pas la fixation d'Henri Beyle à la sienne (elle mourut quand il avait sept ans) et sa haine à l'égard du père survivant.»

Tout le problème ne vient-il pas de ce que, depuis les années soixante, à très peu d'exceptions près, le privilège de présenter les écrivains dans les collections populaires s'est trouvé entièrement accaparé par les universitaires que les Classiques Larousse ne satisfaisaient plus? Le mal a commencé avec le Nouveau Roman et l'apparition des «10/18». C'est à ce moment-là que Bernard Pingaud, inconsciemment peut-être, sonne le glas de l'époque précédente quand il conclut ainsi son essai sur Beckett pour l'édition «10/18» de *Molloy* : «Dans l'obscurité sans doute nécessaire de la métamorphose, nul n'oserait affirmer que la fin ne soit pas déjà

là, que nous ne soyons pas arrivés au terme de l'interminable. C'est alors que prend toute sa résonance la voix de Samuel Beckett, le 'dernier écrivain'.

Il faudrait après cela tout un langage nouveau, croyait-on, pour faire comprendre au public les arcanes terrifiants de la littérature expérimentale. Ayant mis le pied dans la place sous ce futile prétexte, les universitaires l'ont ensuite investie tout entière — intimidant d'ailleurs jusqu'aux «nouveaux romanciers» eux-mêmes, devenus «scripteurs», au point qu'il leur faudra vingt ans pour oser avouer qu'ils ne sont après tout, ou avant tout, que des Écrivains comme les autres. Voir Claude Simon ou Robbe-Grillet, victimes longtemps consentantes. Toujours est-il que le résultat est là : œuvre n'importe quelle édition de poche de n'importe quelle œuvre ancienne ou moderne : vous n'échapperez plus aux savants commentaires du professeur Untel.

Et pourtant : d'où venaient donc autrefois les vocations d'écrivain ? Des premiers contacts avec les œuvres. Que faut-il alors penser des effets de contacts pareillement médiatisés ? Et comment s'étonner que les étudiants d'aujourd'hui ne comprennent pas vraiment très bien quelle différence il peut y avoir entre leurs tentatives de *creative writing* et une œuvre qui durera ? Y en a-t-il beaucoup qui pourraient redire à seize ans comme Hugo : «Chateaubriand ou rien!» puisque le discours universitaire fait tout pour les convaincre qu'au fond, ce n'est pas si compliqué ?

Voilà ce que je veux dire quand je regrette la disparition des Écrivains. Si j'avais vingt ans aujourd'hui, je voudrais savoir ce que pensent les écrivains de mon temps de ceux qui les ont précédés, les poètes tout particulièrement. Mais les Poètes aussi ont disparu — ou du moins, aucun éditeur ne leur demande d'écrire les quelques pages toutes simples qui me rendraient encore plus essentiels Baudelaire, Rimbaud ou Mallarmé.

Que Michel Décaudin me résume la vie de l'homme aux semelles de vent dans Garnier-Flammarion, c'est très bien, mais je me demande si je n'aurais pas tout compte fait préféré qu'on me redonne Claudel. Et si, bien sûr, Baudelaire n'est pas mal servi par M.-A. Ruff, n'y a-t-il pas quelque chose d'irremplaçable dans la vieille préface de Sartre aux *Fleurs du mal*, reprise par le «Livre de poche», et qui commençait ainsi : «L'attitude originelle de Baudelaire est celle d'un homme penché» ? Quel sens de l'attaque!

Peut-être tout le charme et toute la séduction de l'œuvre qui m'attendait résidaient-ils précisément dans ce premier moment, avec le choc d'une première phrase inouïe, inattendue comme le coup de revolver qu'évoque Marcel. Car il est bien connu que les universitaires ne savent pas soigner un *incipit*. Michel Décaudin dans sa préface à Rimbaud : «Peu d'écrivains ont provoqué un tel

foisonnement de commentaires et d'interprétations.» Point à la ligne.

Écoutez en revanche le récit de Giono présentant le Dickens de *Grandes Espérances*, toujours pour le «Livre de poche» : «Aux alentours de 1907, les *Grandes Espérances* firent des ravages exquis au Collège de Manosque.» Et puis qu'est donc devenue la *Madame Bovary* du «Livre de poche», présentée par Félicien Marceau — «En langage contemporain, Emma Bovary, c'est la raseuse» ? Il y avait là une audace sur laquelle on pouvait méditer pendant trois jours. Pourquoi faudrait-il donc se contenter alors de J. Suffel qui croit devoir nous informer — si c'est le mot — en présentant *Trois contes* pour l'édition Garnier-Flammarion, de ce que «les *Trois contes* sont les derniers chefs-d'œuvre de Gustave Flaubert» ?

Mettons que rien de cela ne soit plus possible. En trichant un peu, on pourrait pourtant encore viser des réussites telles que celle-ci : «Il est une nature d'hommes que la Civilisation obtient dans le Règne social, comme les fleuristes créent dans le Règne végétal par l'éducation de la serre, une espèce hybride qu'ils ne peuvent reproduire ni par semis, ni par bouture.» Mais il est vrai qu'il s'agit ici de Balzac mis à contribution pour le *Melmoth* de Maturin publié par Marabout en 1967.

Peut-être faudrait-il généraliser cette solution ? S'il n'y a plus d'Écrivain contemporain capable de dire en quelques pages quels plaisirs le lecteur pourra trouver à lire telle Œuvre d'un de ses prédécesseurs, pourquoi ne pas faire appel aux anciens pour qu'ils reviennent nous parler d'elle ?

Mais c'est, hélas!, le genre de la Préface en général qui est un genre sinistré. Je ne suis pas sûr qu'on puisse encore faire quelque chose pour le sauver. En me lamentant ainsi, je ne fais cependant guère à mon tour que prolonger encore une déjà longue tradition. C'est que la Préface a une histoire et que cette histoire est celle des reproches qu'on a pu lui adresser.

L'auteur de l'article qui lui est consacré par *l'Encyclopédie du XIX^e siècle* en donne un excellent résumé, dont je ne peux citer que quelques extraits : «Autrefois, les préfaces étaient généralement faites au nom des libraires, qui, pour écouler leur édition, s'extasiaient d'autant plus sur le livre qu'il était plus médiocre [...]. Mais, si l'on a renoncé à ces moyens de faire valoir un livre, on n'a pas encore renoncé aux préfaces des amis complaisants ou payés [...]. Charles Nodier a fait une multitude de recommandations de ce genre».

Peut-on dire qu'en plus de cent ans les choses aient beaucoup changé ? Faut-il donc croire alors que mes émotions de lecteur potentiel n'ont jamais été que le produit artificiel d'une prose

mercenaire et que ces présentations qui m'impressionnaient tant n'étaient que des simagrées entre deux inconnus ?

Voilà une révélation qui pourrait bien avoir sur le jeune lecteur enthousiaste d'aujourd'hui, s'il en reste, le même effet que la présentation de Marcel à un Bergotte qu'il n'attendait pas — car la sensation qu'il éprouva en le voyant soudain était en fait tout autre que celle que je voulais bien lui prêter tout à l'heure : «Devant moi, comme ces prestidigitateurs qu'on aperçoit intacts et en redingote dans la poussière d'un coup de feu d'où s'enlève une colombe, mon salut m'était rendu par un homme jeune, rude, petit, râblé et myope, à nez rouge en forme de coquille de colimaçon et à barbiche noire. J'étais mortellement triste, car ce qui venait d'être réduit en poudre [...] c'était aussi la beauté d'une œuvre immense...»

Y a-t-il une morale à tirer de cette inévitable déception ? Peut-être, car pourquoi faudrait-il après tout que toute découverte en passe par la parole des autres et sous l'autorité des Maîtres ? Les œuvres qui doivent compter ne sont-elles pas capables de se défendre elles-mêmes dans les hasards de la lecture sans que personne ne doive les présenter ou les représenter ? S'il y a morale, la voici donc : contentons-nous des œuvres telles qu'elles sont quand nous les découvrons nous-mêmes. Après tout, ce n'est pas le fait d'avoir connu Bergotte qui transforme Marcel, non pas en banal scripteur, mais en véritable Écrivain.